

Études littéraires africaines

MALANDA Ange-Séverin, *Origines de la fiction et fiction des origines chez Emmanuel Dongala*, Paris, Tanawa / L'Harmattan, coll. « critiques littéraires », 2000



Marie-Françoise Chitour

Numéro 10, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chitour, M.-F. (2000). Compte rendu de [MALANDA Ange-Séverin, *Origines de la fiction et fiction des origines chez Emmanuel Dongala*, Paris, Tanawa / L'Harmattan, coll. « critiques littéraires », 2000]. *Études littéraires africaines*, (10), 49–51. <https://doi.org/10.7202/1041940ar>

de langues africaines (le malinké en particulier), surtout réfugiées dans les insultes et les obscénités. Kourouma fait ironiquement le travail d'explication et de traduction jusqu'alors réservé à ses exégètes. Mais surtout il transfère contre toute vraisemblance, ses préoccupations à son petit narrateur. Il obtient ainsi d'étonnants effets de sens. Il souligne d'abord à quel point, une fois de plus, son roman, où "tout est vrai", comme il ne cesse de l'affirmer, illustre l'adage classique : "Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable". De plus, ces parenthèses métalinguistiques interrompent et ralentissent le récit, ce qui peut agacer parfois, mais qui introduit sans cesse une distance (de sécurité ?) entre ce récit et l'histoire horrifiante qu'il raconte. Interruptions et décalages ironiques réussissent très souvent à faire rire. L'horreur et le tragique deviennent burlesques. Mais n'est-ce pas une arme plus efficace et moins suspecte que l'attendrissement et l'apitoiement ? Kourouma est l'héritier à la fois des philosophes du XVIII^e siècle (Birahima n'est-il pas un descendant de Candide ?), de Céline et des contes africains. En cela, son roman diffère radicalement de *Sozaboy*. À la différence du Petit Minotaire, Birahima n'est que très peu doté d'une intériorité. Il semble comme blindé contre les sentiments. Mais ne serait-ce pas aussi un signe que la situation a empiré en Afrique ? que le temps est arrivé où les assassins ne sont plus seulement quelques dictateurs monstrueux, mais tout un chacun, y compris des enfants que l'on a privé d'enfance ?

Bien que souvent très drôle, ce roman semble impliquer sur l'Afrique un diagnostic terrifiant. Il n'est plus adouci par l'espoir fragile qui naissait à la fin du roman précédent qui s'achevait sur un proverbe presque optimiste : "La nuit dure longtemps, mais le jour finit par arriver". La nuit paraît s'être refermée et l'Afrique retournée au "cœur des ténèbres". La fin du roman répète son début, fermant le cercle dont Kourouma a toujours fait sa figure favorite. Mais, cette fois, le cercle ne se déploie pas en spirale, on tourne vraiment en rond. Et les derniers mots du livre reprennent les insultes grossières qui, tout au long du roman, ont alterné avec les formules religieuses pour rythmer le texte : "Faforo (cul, bangala de mon père) ! Gnamokodé (putain de ma mère) !" (233).

■ Madeleine BORGOMANO

■ MALANDA ANGE-SÉVERIN, *ORIGINES DE LA FICTION ET FICTION DES ORIGINES CHEZ EMMANUEL DONGALA*, PARIS, TANAWA / L'HARMATTAN, COLL. "CRITIQUES LITTÉRAIRES", 2000

Ange-Séverin Malanda a placé en exergue de son introduction une citation de Gaston Bachelard et une autre d'Antonin Artaud, portant toutes deux sur le feu. Nous pouvons les lire comme des indices essentiels de l'approche que fait le critique de l'œuvre de Emmanuel Dongala. Il se

livre en effet à une véritable entreprise de décloisonnement, mêlant intimement à l'investigation philosophique de solides outils empruntés à l'analyse textuelle. Cette jonction, dont témoignent les nombreuses notes et l'abondante bibliographie, est le plus souvent heureuse. Seules quelques lectures psychanalytiques paraissent peut-être plus convenues.

Cette ouverture est due aussi aux confrontations qui sont établies avec d'autres auteurs africains comme Sylvain Bemba ou Henri Lopes. Si Ange-Séverin Malanda montre une solide connaissance de la littérature africaine, il n'enferme pas cependant le romancier congolais dans une aire géographique ; il souligne au contraire qu'il appartient à plusieurs milieux, qu'il est à la confluence de plusieurs courants, et les rapprochements avec Emile Zola, Jules Verne ou Samuel Beckett se révèlent pertinents.

Les citations de Bachelard et d'Artaud évoquent, disions-nous, le feu, relayant ainsi le titre d'un roman de Dongala, *Le Feu des origines*. A.-S. Malanda met l'accent sur un enjeu fondamental de l'œuvre étudiée, la question mythologique, et sur les "commencements" qu'il faut chercher dans l'oralité, l'écrivain transposant ou actualisant des récits initiatiques - on pense au roman *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* lu comme un récit d'apprentissage -, des légendes religieuses, ou dans de grands mythes, comme celui du feu, rejoignant le thème de la nuit. Les liens qui se tissent entre les mythes séculaires et l'Histoire pleine de soubresauts de l'Afrique sont cernés. La progression de la démonstration est cohérente, tout au long des cinq chapitres de l'ouvrage. La première partie s'intéresse donc au(x) genèse(s), en particulier à l'oralité fondatrice, à la généalogie, au thème des jumeaux. Elles s'articulent ensuite autour de l'engendrement du héros, de la sorcellerie, de la puissance de l'imaginaire et des expériences oniriques, peuplées par un riche bestiaire, et enfin de la place et de la fonction importantes des sciences dans les textes du corpus.

Le caractère méthodique de la recherche est certain. Si certains axes ont déjà fait l'objet d'étude, dans le cadre de la littérature africaine - le héros problématique, la transgression et la stratégie carnavalesque, les effets du grotesque et de la théâtralisation du Pouvoir -, ils trouvent néanmoins toute leur place ici. Le critique rappelle justement que le premier roman de Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, datant de 1973, annonçait le thème de la désillusion, qui allait caractériser la littérature africaine. De plus, l'analyse s'appuie le plus souvent sur une lecture prenant en compte la spécificité du texte littéraire, s'intéressant de près au langage, aux différentes techniques narratives, aux genres du discours et à l'organisation des récits. On regrettera cependant la longueur de certains passages cités, qui alourdit parfois la lecture.

Le dernier chapitre, "Sciences, Sociétés, Religions", postulant "la solidarité entre le poétique, l'éthique et le politique" (H. Meschonnic, cité par l'auteur), ouvre une piste plutôt nouvelle. La traditionnelle opposition entre la tradition et la modernité est renouvelée dans *Le Feu des ori-*

gînes, où ce sont de nouvelles pratiques scientifiques et techniques qui remplacent les anciennes structures de la pensée. Quant au dernier roman de Dongala, il parcourt toute la science contemporaine, de l'informatique à la génétique en passant par la biochimie. La lecture philosophique est ici claire et pleinement autorisée, mettant l'accent sur le passage "des figures de la foi aux figures de la connaissance".

Au total, nous avons là un ouvrage fort bien argumenté, fort bien documenté (les références bibliographiques, nombreuses, sont bien utilisées et la présentation des forgerons ou des griots de Mircea Eliade côtoie harmonieusement les recherches de Jolles sur les devinettes, par exemple). Les différents chapitres traitent de questions relatives à des domaines ou objets divers, mais se rejoignent dans l'idée que l'essentiel est bien le travail de médiation esthétique entrepris par l'écrivain, passant par un langage et un imaginaire. Si le romancier congolais a puisé dans l'héritage mythologique de son groupe, et aussi dans celui de l'humanité, il a déplacé le mythe initial vers autre chose, créant un univers propre, entrelacs d'éléments mythiques, historiques et fictionnels.

■ Marie-Françoise CHITOUR
Université d'Angers

■ PARAVY FLORENCE, *L'ESPACE DANS LE ROMAN AFRICAIN FRANCOPHONE CONTEMPORAIN (1970-1990)*, PARIS, L'HARMATTAN, 1999, 382 p.

Dans une courte introduction extrêmement efficace, Florence Paravy donne un cadre théorique à son ambitieux projet : si l'espace est selon Greimas une étendue signifiante, la mise en roman de l'espace doit être appréhendée comme une représentation doublement signifiante. L'examen de vingt années de roman africain francophone se fera du point de vue de ce double niveau de significations, multipliant ainsi les pistes de lecture au sein d'un corpus déjà foisonnant, pour mieux à terme en montrer la cohérence ultime.

Une première partie est consacrée à une lecture strictement narratologique qui étudie, au cours de trois chapitres, la configuration spatiale du récit, puis les procédés de dramatisation de l'espace et enfin la façon dont le jeu des voix narratives conditionne les représentations spatiales. Si la polarisation de l'espace en ville/village reste opérante dans cette période, le fait marquant est l'émergence d'un espace voué à la mobilité et à la déambulation permanente. Florence Paravy consacre de ce point de vue des pages décisives à l'œuvre romanesque de M. M. Diabaté. Autre aspect important du rapport du récit à l'espace est la question de l'autochtonie problématique : les personnages entretenant avec leur propre espace un rapport incertain qui risque de les faire vaciller. Le deuxième chapitre tire tout le parti de la nécessaire théâtralisation engendré par le récit : on ne